



Verdun, visions d'histoire

Un film muet

de Léon Poirier (1928),

scénario de Léon Poirier,

avec Albert Préjean (le soldat français), Hans Braüseswetter (le soldat allemand), Suzanne Bianchetti (la femme), Daniel Mendaille (le mari), Maurice Schutz (le vieux maréchal),
diffusé dans le Cinéma de minuit.

2 h 15 min

À l'occasion de la commémoration du dixième anniversaire de la fin de la Grande Guerre, le film de Léon Poirier, avec l'aide de nombreux anciens combattants, reconstitue minutieusement et chronologiquement les grands faits de la bataille de Verdun. Juxtaposant des images d'actualités, des scènes de combats d'un grand réalisme documentaire et une fiction mettant en scène des archétypes patriotiques, il brosse la grande fresque épique que le cinéma français des années 1920 consacre à 14-18 et dont une restauration exemplaire en 2006 révèle la grande force émotionnelle.

■ **FRANCE 3**

LA NUIT DU DIMANCHE 26 AU LUNDI 27 OCTOBRE, 1h05

La flamme du souvenir

Histoire, éducation au cinéma, troisième, lycée

Le film est composé de trois « visions ».

« La Force » relate le début de l'offensive en février 1916 : précédées d'un intense bombardement, les vagues allemandes déferlent sur le bois des Caures, défendu héroïquement mais en vain par les soldats français qui se sacrifient, puis se replient. Le fort de Douaumont est pris. Depuis Souilly, le général Pétain exhorte ses troupes à la résistance : « Ils ne passeront pas ! »

« L'Enfer » décrit les combats acharnés d'avril à juin 1916 pour la possession des forts de Vaux et Thiaumont. Les pertes sont lourdes de part et d'autre. Verdun en ruines s'apprête à recevoir le choc de l'offensive. Mais sonne l'heure du « Destin » : les armées franco-britanniques ouvrant un second front sur la Somme le 1^{er} juillet, les Allemands lancent un ultime assaut qui échoue alors que Verdun est en vue. Les troupes françaises en profitent alors et, le 24 octobre, lancent la contre-attaque au son du canon de 75 : en quelques jours, la bataille de Verdun est gagnée.

Une reconstitution fidèle

> **Dégager du film ce qui semble authentifier son évocation.**

- Réalisé dans le cadre commémoratif des dix ans de l'Armistice, projeté la première fois le 8 novembre 1928 à l'Opéra de Paris, le film se fonde résolument sur l'expérience des combats telle que les ont vécus les anciens combattants : son tournage s'est effectué avec eux (le réalisateur et les comédiens ont combattu pendant la guerre) ; des acteurs de Verdun rejouent leur rôle (parmi ces officiers, le général Pétain est filmé sur les escaliers de Souilly). La présence de ces anciens combattants se veut la garantie de l'authenticité des faits reconstitués.
- *Une précision documentaire.* Les scènes ont été tournées sur les lieux mêmes des actions, certaines d'entre elles le jour anniversaire de leur déroulement. Très précisément documenté, authentifié par des extraits de carnets de guerre d'officiers, le film montre ce qui n'avait pas été filmé en 1916 : le combat lui-même. On le conseillera notamment lorsque seront évoqués avec les élèves les armements (les canons de divers calibres sont tous remis en service, les gaz, les chars d'assaut, les avions, etc.), les assauts, les conditions de vie dans les tranchées, le rôle de la propagande (les bobards, les tracts largués depuis des avions), etc.
- *Un réalisme saisissant.* Placée au cœur de l'action reconstituée, souvent tremblée, fébrile, la caméra fait vivre intensément l'émotion des combats et les souffrances des soldats. Le noir et blanc contrasté participe au caractère crépusculaire de « l'enfer de Verdun ». Les plans des assauts sont brefs, montés de manière à faire ressentir le chaos et la perte des repères sur le champ de bataille.

Une docufiction de 1928

> **Distinguer les éléments documentaires avérés et les images reconstituées et s'interroger sur la fonction des figures symboliques du film.**

- *Une volonté didactique de faire comprendre.* Douze ans après les faits, ce film d'anciens combattants a pour vocation de se démarquer des productions américaines alors à la mode (*La Grande Parade* de King Vidor, *Au service de la gloire* de Raoul Walsh) qui, en dépit d'un réalisme souvent fort, ne rendent pas compte de la réalité vécue par les hommes, ni de l'exactitude des faits. Pédagogique, *Verdun, visions d'histoires* frappe par l'importance des documents écrits qui s'y trouvent (lettres manuscrites, manchettes de journaux, adresses d'officiers à leurs soldats, télégrammes...),

par ses cartes animées qui précisent constamment le déroulement de la bataille.

- *Images vraies, images fausses.* Comme dans une docufiction actuelle, le film combine des images d'archives de 1916 et des scènes reconstituées de manière à exprimer une unité dramatique. On étudiera particulièrement deux scènes qui se déroulent au château des Tilleuls à Stenay : aux images retrouvées du Kaiser et du Kronprinz lors de leur visite à l'état-major allemand au début de l'offensive, puis assistant à un défilé de troupes, ont été habilement juxtaposées des plans avec des comédiens.

- *Des figures patriotiques.* Afin de susciter plus intensément l'identification des spectateurs aux souffrances des soldats et de leurs proches, des personnages fictifs jouent dans des scènes plus pathétiques et mélodramatiques. On observera plus attentivement leur portée symbolique en les recensant et en les associant notamment deux par deux : le soldat français convaincu de la victoire et le soldat allemand qui doute dès le début de l'offensive ; le mari, « homme du présent » qui meurt au bois des Caures, et la femme qui va porter la flamme de son souvenir ; le jeune soldat et la jeune fille dont il s'éprend ; le vieux paysan qui défend « sa terre » et l'aumônier qui adresse ses prières au Ciel... On replacera enfin dans l'esprit du cinéma de l'époque les récurrences de symboles aujourd'hui un peu lourds : les surimpressions fantomatiques qui font surgir les morts comme dans le *J'accuse* d'Abel Gance, autre grand film sur la guerre (1919), les chaînes brisées qui signifient la libération des soldats allemands du joug de la tyrannie...

- *Français, Allemands, même souffrance.* On s'attardera enfin sur la représentation des Allemands dans le film, en opposant les officiers de l'état-major, désignés seuls responsables de la boucherie, et la figure du jeune soldat. D'un côté des personnages souvent caricaturés (on étudiera ainsi les apparitions dans des décors lourds et aristocratiques décalés, du vieux maréchal d'Empire, qui personnifie la mystique de la guerre et symbolise l'Allemagne victorieuse de 1870), de l'autre des figures remarquables de sobriété et de réalisme dont la proximité même physique les identifie par l'expérience et la souffrance aux « poilus » français. Le film, ainsi, reflète l'esprit de Locarno (1925) qui associe dans la même souffrance Français et Allemands et donne une tonalité pacifiste à une œuvre à dominante très réaliste.